

dévouées mères de famille qui vivent encore et dont l'éloge personnel pourrait blesser leur modestie.

Née d'une famille éminemment chrétienne, la jeune Marguerite n'avait que huit ans lorsqu'elle franchit pour la première fois le seuil du cloître. Retournée dans sa famille, elle ne perdit rien, dans ce pieux milieu, des principes de vertu et du cachet de piété qui avaient éclaté dans sa vie d'enfant.

Sa toilette se distingua toujours par une extrême simplicité, jamais elle ne porta de bijoux, de fleurs ou autres parures. Elevée dans les sentiments de foi, de modestie et de gravité, sous la direction de Dieu aussi bien que sous celle de ses parents, mademoiselle Bourgeois fut unie de bonne heure à monsieur Sévère Leduc, marchand de Bécancourt. Pour les choses de son commerce comme pour celles de la vie privée, monsieur Leduc trouvait à ses côtés un secours d'un prix infini. La femme qui lui avait été accordée par le bienfait de Dieu, n'était pas seulement son aide ; sans quitter jamais le rôle de la soumission conjugale, elle sut le guider et inspirer sa conduite dans les occasions difficiles. Dans la paroisse, madame Leduc gagna bientôt une sympathie universelle. Les pauvres surtout furent ses amis privilégiés ; les sauvages l'appelaient " la bonne dame " et trouvaient une mère en elle.

Lorsque l'un d'eux se présentait, disant qu'il n'avait rien à manger, elle lui mettait la table, le servait elle-même et ne le renvoyait qu'après lui avoir remis soit un peu de thé, soit un morceau d'indienne pour sa femme et du tabac pour lui-même. Les autres pauvres avaient un égal accès auprès d'elle. A l'instar de sainte Elisabeth de Hongrie, on l'a vue garder sous son toit, pendant de longs mois, Charlot P...., un pauvre idiot. Il arrivait chez monsieur Leduc comme s'il eût été chez lui. Sa charitable hôtesse lui lavait les pieds, échangeait ses vêtements remplis de vermine pour d'autres plus propres ; puis le pauvre de Jésus-Christ était nourri, soigné comme s'il eût été l'enfant de la maison, jusqu'à ce que, emporté par ses habitudes d'une vie errante, il laissât un jour ou l'autre ce toit hospitalier, pour revenir quelques semaines plus tard dans le même état pitoyable que nous avons décrit. La charité de Madame Leduc ne se laissa jamais vaincre, elle le soigna jusqu'à ses derniers moments, et à sa mort, elle le recommanda à ses enfants.

A l'approche de l'époque de la première communion, elle recevait gratuitement les enfants qui se préparaient à ce grand acte, et dont les parents étaient pauvres et éloignés de l'église. Elle leur enseignait en même temps la lettre du catéchisme.

La belle et large hospitalité qu'on exerçait dans cette famille était connue au loin et les nombreux parents et amis, qui s'y donnaient rendez-vous, y recevaient toujours le même accueil cordial. Une personne qui a vécu dans l'intimité de madame Leduc nous écrit : " Je ne puis assez dire comme elle était douce, patiente, charitable envers tous, et soumise en tout à la volonté de Dieu pour tout ce qui lui arrivait de pénible et de crucifiant pour la pauvre nature. "